

d'une mère chrétienne. Je disais : "Merci, mon Dieu, merci !"

"Ce prêtre, il était à moi; c'est moi qui l'ai formé, son âme s'est allumée à la mienne. Il n'est plus à moi, mais à Vous seul ! Gardez-le à l'ombre du mal, il est le sel de la terre, empêchez-le de se corrompre ! Mon Dieu, je vous aime et je l'aime ! Je le respecte et je le vénère, c'est votre prêtre !

"Au moment de la communion, le répondant, me voyant avancer, a dit le *Confiteor* ; le célébrant s'est retourné, il a levé la main droite : c'était l'absolution qui tombait sur sa mère ! Mon pauvre enfant, un sanglot lui a échappé ; puis il a pris le saint ciboire, il est venu à moi : c'était Dieu que portait mon fils ! Quel moment ! quelle union ! Dieu, son prêtre et moi !... Est-ce que je priais ? Vraiment, je n'en sais rien. Une paix inouïe enveloppait mon être ; je fondais en larmes : c'était d'amour et de reconnaissance, et je disais tout bas : *Mon Dieu, mon fils* ! Oui, pour nous autres mères, je crois que c'est prier... Va, je suis trop heureuse, ne me plains jamais.

"Il y a eu de bien beaux jours dans ma vie ; celui-ci est encore le plus beau, parce que les pensées de la terre n'y avaient pour ainsi dire plus de part. Adieu, je ne puis plus écrire ; mes larmes inondent ce papier, ce sont des larmes de bonheur."

—(*Revue Catholique de Troyes*).

## IL Y A UN DIEU

**D**ÉPUIS qu'il lit un mauvais journal, Jean-Pierre Tapard, charron de son état, incline fortement à penser qu'il n'y a pas de bon Dieu.

Je lui avais commandé une paire de roues de charrette. Il vint l'autre jour m'apporter la facture toute acquittée. Quand je l'eus mise en lieu sûr.

—"Désolé ! mon cher Jean-Pierre, lui dis-je ; mais vous n'aurez pas d'argent. En réfléchissant, je me suis rendu compte que je ne vous dois rien."

— Vous voulez rire, sans doute. Vous ne me devrez rien quand vous m'aurez payé les

deux roues que vous m'avez commandées et que je vous ai faites.

— Possible que je vous les aie commandées. Histoire de causer. En tout cas, ce n'est pas vous qui les avez faites.

— Ça, c'est trop fort ! Qui est-ce donc ?

— Personne. Elles se sont faites toutes seules.

— Ah ! à la bonne heure ! vous plaisantez. Savez-vous qu'une minute je vous ai pris au sérieux ?

— Je ne plaisante pas du tout. Voici comment la chose a dû se passer. La foudre tombe sur deux arbres. Elle les brise chacun en une quinzaine de morceaux : dix se trouvent être des rais, tous pareils, bien taillés, bien lisses, avec des tenons à chaque bout ; quatre sont par hasard inclinés en quart de cercle, avec des trous de distance en distance ; un dernier a exactement la forme d'un moyeu comme jamais vous n'en avez fait de plus propre. Tous ces morceaux se précipitent l'un sur l'autre. Par une veine extraordinaire, les quatre morceaux courbés se collent bout à bout ; les tenons des rais vont s'emboîter dans les mortaises des jantes et de l'essieu... Tout à côté la foudre avait embrasé un tas de minéral. Il se met à en couler du fer. Le fer s'arrange en cercles, deux cercles magnifiques. Ils viennent tomber tout chauds autour des jantes des deux roues. La pluie les resserre. Un coup de vent soulève et pousse le tout, et voilà nos deux roues parties à travers la campagne. Elles se dirigent vers ma maison. La porte de ma cour se trouve ouverte. Elles entrent, justement ma charrette était là. Crac ! une d'un côté, l'autre de l'autre, les deux roues viennent s'ajuster dans les bouts de l'essieu !... Que dites-vous de ma chance ? J'ai maintenant deux roues toutes neuves qui ne me coûtent toujours pas cher comme main-d'œuvre...

— Si votre histoire n'était pas une farce, elle serait joliment absurde.

— Bien moins absurde, Jean-Pierre, que celle où l'on vous raconte que le monde s'est fait tout seul. Il faut des outils guidés par la main et par l'intelligence d'un homme pour faire cette chose simple et grossière, en somme, qui s'appelle une roue de charrette ! Et tant de choses délicates, compliquées, qui existent dans l'univers et dont l'étude donne le vertige